



LE TRIBUN DU PEUPLE.

Liberté, Égalité, Fraternité.

ORGANE DES TRAVAILLEURS

Ton droit est mon devoir.
Ton devoir est mon droit.

S'adresser pour les renseignements, de 9 à 11 heures du matin, 4, rue Las-Cases, chez le citoyen CONSTANT, dit l'abbé CONSTANT,
Auteur de la Bible de la Liberté et de la Voix de la Famine.

AUX OUVRIERS ÉLECTEURS.

Les pauvres doivent avoir leurs représentants dans l'Assemblée nationale.

Or, parmi les pauvres laborieux, il en est dont la tâche est plus pénible, le travail moins récompensé, le sacrifice plus honorable : ce sont les ouvriers de l'émancipation sociale, les travailleurs littéraires, les prolétaires de la pensée.

Ouvriers mes frères ! je vous comprends et je m'offre à vous pour être un de vos mandataires ; car j'ai souffert avec vous et pour vous la misère, la prison, les humiliations et les moqueries du pouvoir.

Il y a un an, je me suis fait votre représentant devant l'oppression, et j'ai été frappé pour avoir fait entendre aux riches la *voix de la famine* ; j'ai défendu les faibles contre les forts ; j'ai prêché la justice, la liberté de conscience, les droits de l'enfant et de la femme, et ma profession de foi est toute entière dans mes œuvres.

Il y a longtemps que je vous aime, et je vous aimerai jusqu'à la fin.

A. CONSTANT (dit l'abbé Constant).

Le patriotisme provisoire.

Je vais, je viens, je regarde, j'écoute et je me sens le cœur profondément triste. Je crois rêver quand j'entends tout ce qui se débite et quand je regarde tout ce qui se fait... ou plutôt ce qui ne se fait pas ! — Je ne vois régner nulle part l'enthousiasme de l'espérance. Les dithyrambes des journaux intéressés sont froids comme une déclaration d'amour apprise par cœur. Les clubs retentissent d'abolements qui navrent les âmes consciencieuses et chassent les hommes sérieux ; la garde nationale s'élève pour un bonnet à poil, comme si la suppression de cette ridicule coiffure menaçait les bourgeois dans leur virilité... dans le cas où ils ne seraient capables d'avoir du poil qu'à leur bonnet !... misères et puérilités !... mais que fait le gouvernement provisoire ? il hâte de tous ses vœux le temps des élections générales pour se décharger au plutôt d'une responsabilité qui l'écrase. Tout semble se faire par précipitation et au hasard. Le bruit qui se fait autour des restes du pouvoir tombé ressemble à un immense bourdonnement de mouches autour d'une charogne. Pendant ce temps les partis se rallient et sèment la défiance et la terreur. Hier le drapeau blanc s'agitait dans les faubourgs, tandis que les vieux de l'empire essayaient en grand costume je ne sais quelle manifestation...

Raspail, dont on s'est moqué en le comparant à Marat, se moquait de nous à son tour en nous parlant de la conversion du bétail de M. Hébert et des meutes de M. Gisquet. A entendre l'Ami du Peuple,

tout le monde s'embrasse et se serre la main, Barbès fraternise avec les assommeurs ; les gourdis de la rue de Jérusalem sont affublés du bonnet rouge, et M. Rotschild va faire bâtir un phalanstère... As-tu fini !...

Camarades, parlons sérieusement puisque nous en avons le droit. En changeant les mots on ne change pas les hommes. Méfiez-vous de tous ces patriotes d'hier qui voudraient être les habiles de demain... et qui le seront !... Je vous le dis avec amertume, mais avec une conviction aussi triste que profonde... Vous serez encore trompés ! pourquoi ? parce que vous avez besoin de confiance pour exister : et les exploiters le savent bien ; ils veulent vous décourager de la révolution des barricades par la contre-révolution du chômage et de la famine... Les grandes maisons enfouissent leurs capitaux, les désertions civiques recommencent, l'émigration va nous affamer : qu'importe tout cela ? n'est-on pas convenu de s'aimer et de s'embrasser ? N'avons-nous pas juré la fraternité universelle et pleuré d'attendrissement avec messieurs les juges toujours en fonction et messieurs les mouchards qui sont seulement en vacances ! Pas de sang, mes amis ! versons seulement le nôtre quand on voudra nous mitrailler ! — Ainsi soit-il ! Voilà des sentiments bien chrétiens...

Je pleure seulement sur ce pauvre Holopherne si méchamment mis à mort par Judith !

Qui nous consolera de la perte de messieurs les municipaux ! hélas c'étaient de bons et braves soldats ? ils mouraient plutôt que de se rendre. La vertu du militaire c'est d'obéir à l'ordre, et l'obéissance quand même est le nerf de l'armée. Qui nous rendra les municipaux !...

Patience, mes enfants ! patience ! vous les aurez ; ils retournent leurs uniformes et se rhabillent en gendarmes... mais ils gardent leurs revers et leurs galons pour les remettre un jour en cas de besoin... qui sait ce qui peut arriver ?

Puisque nous en sommes sur le chapitre des travestissements, je vous conseille mes amis de ne plus faire usage de la blouse ; les gens en blouse attrapent tous les coups dans les révolutions et ce sont les habits noirs qui ramassent les profits et les places.

Les voleurs en blouse sont fusillés ; les voleurs en habit noir vont se promener à l'étranger et on leur pardonne par philanthropie... Mais qu'est-ce donc que je dis-là ? ils vont à l'étranger ! — Oui, quand ils veulent. Mais quand ils veulent aussi, ils restent et on leur conserve leurs pensions et leurs places, à moins qu'ils n'en préfèrent d'autres !

Braves ouvriers ! comme on vous admire lorsque vous vous contentez d'un peu de pain et d'eau après trois jours de fatigues et de combats ! comme on voudrait bien vous piquer d'honneur pour les vertus de Sparte ! Laissez le bon vin pour ces pauvres aristocrates que le bruit de votre mousqueterie a fait tomber en défaillance ! Vous avez fait diète hier ? eh bien, jeûnez maintenant ! Votre sang a coulé hier ? eh bien, aujourd'hui vous avez le droit de verser des larmes d'attendrissement en embrassant un mouchard converti... ô fraternité !

Mes enfants ! mes enfants ! c'est moi qui vous le dis, tout cela finira mal, parce qu'on veut vous endormir ; gare le réveil ! — Nous avons une foule de

conciliateurs à la façon de maître Jacques, qui promettent tout séparément aux deux partis. Cela ira jusqu'au moment des explications ; alors ce sera la grande débâcle.

Tout cela est triste, mes amis, j'ai peur que les médecins tant-mieux ne laissent empirer le mal jusqu'à la gangrène la plus mortelle. Tant pis pour les architectes insensés qui ne savent pas que pour mettre le cinquième étage à la place du premier, il faut démolir la maison !

La république ne peut plus être que socialiste ; or la France est-elle républicaine à ce titre ?

La France qui n'a rien — Oui.

La France qui possède — non ! les exceptions confirment la règle.

Que nous amènera donc l'assemblée nationale ? Si elle représente la bourgeoisie, elle nous amènera le duc de Bordeaux ou la régence.

Si elle représente le peuple, une révolution complète. Mais l'aristocratie bourgeoise protestera de toutes ses forces.

Si elle met les deux classes en balance, elle produira un conflit inévitable et produira la guerre sociale et l'anarchie.

Dans le premier cas, tout sera remis en question et ce sera à recommencer.

Dans le second, nous aurons la guerre européenne et des tremblements de nations à faire croire à la fin du monde.

Dans le troisième, nous serons peut-être cosaques avant cinq ans.

Voilà où nous en sommes. Vous voyez que ce n'est pas le moment de déclamer des idylles ou de chanter des complaintes.

Si l'on n'arrête pas l'émigration, si l'on ne relève pas la Banque, avant un mois peut-être on va s'égorger dans les rues. Ne nous appelez pas alarmistes... Nous avons seulement le courage de ne pas être des menteurs.

Deux moyens restent pour rallier tous les citoyens, la persuasion et la force.

La persuasion est impossible quand il y a autant d'opinions, et surtout autant de prétentions que de têtes.

La force donc ! voilà le grêlot qu'il s'agit de pendre au cou du terrible Rodilard !...

Avouons-le franchement : cette révolution soudaine nous a tous surpris ; et le plus mauvais tour que nous ait joué Louis-Philippe, c'a été de lâcher traîtreusement la queue de la poêle quand personne ne s'y attendait.

Maintenant tout est provisoire : le gouvernement, les couleurs nationales, la sûreté des bourgeois, la misère du peuple, et le patriotisme de ceux qui ont peur.

Mais ce qui n'existe pas même provisoirement, c'est la foi politique, c'est l'espérance des hommes sérieux, c'est la charité des propriétaires.

Les hommes de la Convention sont morts.

Napoléon est mort.

Que Dieu donc protège la France ! Nous touchons au règne de Dieu ou au triomphe de la mort.

Mais nous croyons au règne de Dieu, et si l'horreur de l'inconnu nous saisit en présence de ce qui se

prépare, ce n'est pas du moins l'horreur des abîmes... Au moment où le trône se brisait, et quand l'insurrection déchirait les oripeaux de la royauté, le peuple n'a-t-il pas respecté la croix !

Aurons-nous un dictateur ?

La foudre populaire en dévorant le dernier trône a ouvert un gouffre : quel est le Curtius qui s'y précipitera tout armé ?

L'homme le plus logique et le plus fort de la Montagne, celui qui s'était fait le bon émissaire de la révolution, celui que la Convention n'écou-
lait parler qu'avec fureur, ne nommait qu'avec dégoût et subissait en palissant d'èpouvante, Marat fut seul assez courageux pour demander la dictature après le supplice de Louis XVI.

Cet amant du peuple, comme l'appelle un grand écrivain, cet apôtre fou de dévouement demandait à être rivé au pouvoir en face de l'échafaud ; il demandait des fers pour lui et le droit de sauver la France et le monde. Sublime galérien du salut public, il rendait la puissance suprême aussi terrible que le supplice, et semblait vouloir faire de sa chaise dictatoriale une expiation de l'échafaud qui imposerait silence même aux victimes.

Les patriotes musqués et bavards, les grands agitateurs impuissants, les comédiens de la Gironde en un mot, exébraient Marat, moins parce qu'il était sanguinaire que parce qu'il était fort ; d'ailleurs ce lépreux couvert de haillons, cet hôpital incarné, se dressait devant eux comme un remords vivant et faisait mourir dans leurs gosiers leurs grandes et éternelles phrases. Ils sentaient en le voyant toute l'immensité du mal auquel ils ne remédiaient pas ; il y avait tout un enfer de réactions contre eux, dans les douleurs que cet homme représentait.

Il y a toujours dans les révolutions deux sortes d'hommes : les exploiters et les dévoués. Les hommes de bavardage et les hommes d'action ; ceux qui posent et ceux qui s'exposent.

Périssent notre mémoire, et que le monde soit sauvé : tel était le cri de la Montagne ! Et ce vœu était plus grand et plus chrétien que tout l'héroïsme des anciens martyrs.

Périssent le monde plutôt que notre réputation : telle semblait être la pensée secrète de la Gironde.

Honte à ceux qui se préoccupent d'eux-mêmes quand la patrie est en danger !

Les Brutus qui frappent César ne sont beaux qu'au déclin des républiques ; ceux qui veulent rendre impossible le pouvoir légal dans une république naissante sont des valets de Tarquin qui veulent assassiner Brutus.

Quoi ! vous avez inscrit sur vos drapeaux et sur vos édifices *liberté*, et vous voulez intimider le dévouement ! *Égalité*, et vous réclamez des distinctions aristocratiques ! *Fraternité*, et vous êtes dégoûtés du peuple !

Mais non, ce n'est pas cela, n'est-ce pas ? Vous êtes de fiers républicains et vous protestez contre un citoyen qui semble agir en dictateur !

Hommes dont se joue la mauvaise foi ou la sottise ! mais pourquoi donc l'épouvante est-elle générale ? pourquoi les travaux sont-ils morts ? pourquoi l'industrie est-elle paralysée ? pourquoi la propriété même a-t-elle tout à craindre ? Vos journaux ne le disent-ils pas eux-mêmes ? C'est parce qu'il manque au gouvernement de l'unité et de la force.

Qu'importe la main qui nous sauve pourvu qu'elle achève son œuvre ! Qu'une force soit reconnue ou s'impose, et la confiance renaîtra !

Avez-vous peur de voir dans un mois trôner aux

Tuileries sire Ledru-Rollin ! Allons donc ! nous n'avons pas envie de rire.

Veut-on que l'assemblée nationale soit une confusion et un avortement ? Veut-on la guerre civile et sociale ? Il faut se hâter alors et faire tout au hasard.

Veut-on que la liberté soit définitivement sauvée, que l'enthousiasme public crée des ressources, que la confiance fasse renaître les travaux et remplisse le trésor de l'État ?

Il faut qu'une main sévère arrête les peureux et ramène les fuyards.

Il faut que la force publique coopère au salut public.

Et remarquez bien qu'il ne s'agit pas de vexer et d'humilier la garde nationale en forçant les bourgeois à illuminer pour célébrer leur défaite. J'ai vu hier cette démonstration avec pitié, et elle m'a semblé indigne d'un grand peuple.

Ce qu'il faut les forcer à faire, c'est ce qui les sauvera eux-mêmes.

Il faut imposer les grands capitalistes pour ranimer la petite industrie ; les bourgeois laborieux sont du peuple : ceux qui nous font travailler sont nos frères, et nous n'avons pour ennemis que les aristocrates de la finance.

Les maux sont grands, les dangers sont réels ; il faut y porter remède avec promptitude et énergie.

Toute autorité divisée est faible ; il faut une tête à la République aux heures de danger. Une grande responsabilité demande un héroïque dévouement, et comme nous le disions tout à l'heure, le pouvoir révolutionnaire est un gouffre.

Quel est donc le mauvais citoyen, quel est le misérable, quel est l'insensé qui insultera Curtius lorsqu'il donne sa vie pour nous ?

On crie au dictateur en lisant la circulaire du citoyen Ledru-Rollin, et moi je n'ai qu'une crainte : C'est qu'on ne fasse trop d'honneur au courage de ce grand citoyen en voulant le calomnier.

Honneur au dictateur qui sauverait la République !

Honte aux ambitieux, jaloux et impuissants, qui auraient essayé de l'entraver !

LE DERNIER JUGEMENT DES ROIS.

Le Christ a renversé la croix de son supplice ;

Il tend ses bras nus et meurtris ;
Victime révoltée, au fer du sacrifice
Il s'arrache en poussant des cris !
Ses yeux sont gonflés par les larmes,
Sa plaie a gémé dans son flanc,
Et la terre enfantant des armes
A tremblé sous son pied sanglant !

Le Dieu du peuple enfin se lève,
Il vient pour la dernière fois
Passer sous le niveau du glaive
Les fronts des sujets et des rois !

Ma bouche est lasse enfin du froid baisés des traîtres,
Des martyrs j'entends les clameurs...
Et sur le vil poteau que m'ont dressé les prêtres
Depuis dix-huit siècles je meurs !
Ils ont exploité ma parole ;
Ils ont réprouvé mes élus ;
Ils ont fait mentir mon symbole !...
Mon pardon ne les connaît plus !

Le Dieu du peuple, etc.
Levez-vous, levez-vous ! réprouvés de la terre,
Marc sanglant du pressoir des rois !
Des valets m'ont fermé la maison de mon père ;

Ils m'ont repoussé sur ma croix !...

A ton tour, sombre Robespierre,
Boucher du grand bétail humain...
Viens redemander ton salaire
Ta tête et ta hache à la main !

Le Dieu du peuple, etc.

Avec ton enfant mort, lève-toi, Marguerite
Au cou marqué par le bourreau !
Le front pâle et meurtri que Werther ressuscite
Et lègue aux tyrans son tombeau !
Noirs démons, brisez vos entraves ;
Enfers, vomissez tous vos feux !
Voici la guerre des esclaves,
Voici le tombeau des faux dieux !

Le Dieu du peuple, etc.

Entendez-vous au loin les craquements du monde
Sous un ciel morne et sans soleil ?
Et les rugissements de la flamme qui gronde,
Et les cris du dernier réveil ?
Parmi ses églises croulantes,
Pierre, accablé de souvenir,
A laissé de ses mains tremblantes
Tomber les clés de l'avenir !
Le Dieu du peuple, etc.

Levez-vous, levez-vous, fléaux de la justice,<
Rebut des couteaux et des fers :
Assassins des bourreaux absous par le supplice,
Avortements de l'univers !
Armés des tronçons de vos chaînes,
Attaquez les cieus étonnés,
La fin des éternelles haines,
C'est la vengeance des damnés !
Le Dieu du peuple, etc.

Le vieux monde a passé comme un lugubre rêve
Qui s'évanouit dans le sang.
L'ange exterminateur vient de tirer son glaive,
Il pousse un long cri menaçant ;
Couvrant tout de ses larges ombres,
Fossoyeur des derniers remords,
Il étend ses deux ailes sombres
Sur les débris et sur les morts !
Le Dieu du peuple enfin se lève ;
Il vient pour la dernière fois
Passer sous le niveau du glaive
Les fronts des sujets et des rois !

Tohu-Bohu I^{er}.

Peuple libre, prends garde aux tyrans ! je viens de parcourir les clubs qui s'organisent, et partout j'ai trouvé la société envahie par le même agent de désordre qui aspire à dominer toutes les assemblées : C'est le tumulte ! tous viennent pour parler, personne ne veut écouter, on exerce sur la parole une tyrannie pire que celle des lois de Septembre : la tyrannie de l'interruption et des clameurs ! Sachons bien que les hommes qui ne savent pas régner sur eux-mêmes sont nés pour la servitude. Sommes-nous les enfants légitimes de la liberté ou les bâtards d'une race d'esclaves ? Si nous ne savons pas même délibérer, prions l'enfer de nous envoyer un tyran, il n'en est pas qui ne soit préférable au Tohu-Bohu de nos assemblées ; puis baïssons la tête et passons sous le joug, nous ne serons jamais libres !

Rédacteur : A. CONSTANT.

Imprimerie de BUREAU et Com., rue Créquière, 22.